Le dernier des Villaz : [suite]

Autor(en): **Tissot, V.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 4

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-188610

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un serment généreux sort de ces bouches pures,
Et l'écho menaçant, par l'écho répété,
Redit de monts en monts avec de sourds murmures ;
Liberté ! Liberté !

. . . . . .

On l'entendra ce nom que la Suisse réclame,
Comme un céleste accord retentir d'âme en âme ;
Et, déjà descendu de ces sommets déserts,
Puissant, mystérieux, il plane dans les airs.
A toute heure, en secret, du peuple qu'on opprime,
Un pouvoir inconnu ranimant la fierté,
Dit au cœur assez fort pour ce fardeau sublime :
Liberté ! Liberté !

. . . . . .

Liberté, c'est ton jour ! ce sol est ton empire !
Là, nulle ambition sous tes traits ne conspire ;
D'un peuple pauvre et fier, toi seule armes les mains.
Sur ces pics sourcilleux, vierges de pas humains,
L'aigle au vol indompté semble te rendre hommage,
Le bleu miroir des lacs réfléchir ta beauté,
Et le bruit des torrents dire à l'écho sauvage :
Liberté ! Liberté !

. . . . . .

Recherches sur Calino.

Il est presque journellement question de Calino dans la petite presse. C'est l'endosseur de toutes les naïvetés et de toutes les bourdes actuelles. Mais qu'est-ce que c'est que Calino ? D'où vient Calino ? Est-ce un personnage réel ou imaginaire ?... Voilà ce que beaucoup de gens se demandent.

L'opinion la plus accréditée est que Calino était un apprenti peintre, un *rapin* (terme familier par lequel on désigne, dans les ateliers de peinture, le jeune élève chargé des travaux les plus grossiers et des commissions). Théodore Barrière et Fauchery ont adopté cette supposition dans leur comédie intitulée : *Calino*, représentée au théâtre des Variétés, il y a une trentaine d'années ; pièce amusante et touchante à la fois, qui retraçait les ahurissements, les crédulités d'un souffre-douleur d'atelier.

A cette époque, la légende de Calino était en pleine formation, mais elle ne renseigne qu'à demi sur le type. Les frères de Goncourt, dans une de leurs publications ont tracé ce portrait : « Un grand corps monté sur des jambes d'échassier ; tête blonde, inculte, les yeux bonasses, la tête ballant en avant ; le profil d'une canne à bec de corbin ; une voix obstruée de bredouillements, des vêtements trop larges sur son corps maigre, faisant rire tout le monde et laissant rire tout le monde. »

Les mêmes auteurs ont réuni quelques-unes de ses naïvetés les plus caractéristiques.

— Moi, disait Calino, j'aime mieux la lune que le soleil. Le soleil, à quoi sert-il ? Il vient quand il fait jour ! Au lieu que la lune, ça sert à quelque chose : ça éclaire.

Une autre fois.

— Sont-ils bêtes, ces gens qui donnent une lettre à un commissionnaire ! Ils se figurent qu'il la porte, il ne la porte presque jamais. Moi, quand je veux être sûr, je vais avec le commissionnaire.

Et encore :

— Je n'aime pas les lâchetés ; quand j'écris une lettre anonyme, je la signe toujours.

On venait de donner à Calino une canne ornée d'une très belle pomme de Saxe. La canne étant trop grande pour lui, il coupe la pomme.

— Pourquoi n'avez-vous pas rogné votre canne par en bas ? lui demanda-t-on.

— C'était en haut qu'elle me gênait.

Un de ses amis le prie de lui rapporter des allumettes qui aillent ; Calino remonte avec les allumettes.

— Cré matin ! s'écrie l'ami, après la cinquième ou sixième ; elles ne vont pas.

— C'est drôle, murmure Calino, je les ai toutes essayées.

On vint lui apprendre, au milieu de la nuit, la mort d'un parent qu'il aimait beaucoup. — Ah ! s'écria-t-il, comme je serai affligé demain quand je me réveillerai !

Si l'on sait peu de chose sur la vie de Calino, dit Charles Monselet, on est du moins à peu près fixé sur sa fin. Il mourut, en 1849, d'une attaque de choléra. Il faut bien mourir de quelque chose.

Le dernier des Villaz.

II

Marguerite causait peu, elle avait le caractère sauvage de la nature où Dieu avait placé son berceau. Auprès d'elle, Rodolphe perdait son attitude tapageuse et provoquante ; il se sentait embarrassé et timide ; il rougissait parfois en lui répondant ; sa verve, qui en faisait le boute-en-train des réunions, était comme tarie et il avait des moments de profonde tristesse, sans qu'il pût en découvrir la cause. Cette jeune femme, d'une beauté pure et radieuse, exerçait sur lui un pouvoir mystérieux et fascinateur.

Il ne la voyait que rarement ; mais le jour où cela arrivait, son sommeil était agité et peuplé de rêves extraordinaires. Et, le lendemain, en se promenant sur la terrasse de son château, à l'air frais du matin, salué par le chant des oiseaux, il penchait mélancoliquement la tête ; il lui semblait que quelque chose manquait à son cœur, qu'il était seul au milieu de cette fête universelle d'amour. Il allait alors s'asseoir sous une charmille, et là, s'enfonçant dans sa rêverie, il s'imaginait entendre le frôlement d'une robe entre les branches, et le pas argentin de Marguerite sur le sable de l'allée : la jeune fille s'avançait en souriant, grande, belle, flexible, le front hautain, l'œil noir et profond, la bouche demi-close, comme une statue grecque descendue de son piédestal.

Rodolphe tendait les bras vers la blanche vision. Hélas ! à ce moment, il revenait à lui en sursaut, et la décevante réalité le plongeait dans un état de torpeur, jusqu'à ce que ses amis l'entraînassent de nouveau dans le tourbillon des plaisirs ou d'une chasse effrénée. Au retour, on le forçait à boire, et pour un moment le vin le retrempait ; il y retrouvait son insouciance et sa gaieté.

Mais la réaction n'était que plus violente. A travers les vapeurs dont son esprit était encore enveloppé, la figure dédaigneuse de Marguertie lui apparaissait ; bientôt la jeune fille lui tournait le dos et s'éloignait d'un air indifférent. Alors il maudissait ses dérèglements, il se frappait la tête et jurait de changer de conduite.

Un matin du mois d'août, Rodolphe fut tiré de son sommeil de meilleure heure que de coutume : il avait

oublié de fermer les rideaux de son lit, le soleil donnait en plein sur sa figure et l'éblouissait de ses rayons. Au dehors, on entendait les oiseaux gazouiller et siffler. Il s'habilla et descendit dans le jardin. Le sommet des arbres était baigné d'une lumière blonde, les giroflées humides de rosée ressemblaient à ces fleurs de pierreries qu'on ne découvre que dans le pays des fées ; les taillis étaient pleins de frissons ; des roucoulements langoureux sortaient du sanctuaire de la forêt. Rodolphe alla, tout pensif, s'asseoir sous la charmille, dont il avait fait sa retraite favorite. Il appuya son front dans sa main, un soupir s'échappa de sa poitrine, et ses yeux, chargés de réflexions et de tristesse, ne virent plus le spectacle matinal qui se déroulait d'une façon si charmante devant lui. Son esprit flottait dans le monde des rêves et des extases ; il avait évoqué l'image qui le poursuivait nuit et jour.

Des cris déchirants le rappelèrent tout à coup à lui. Il se leva brusquement, comme mû par un ressort, et écouta.

On l'appelait.

Il s'élança dans la direction d'où partait la voix et rencontra, sur le seuil de la porte de la terrasse, une des gardiennes de sa mère, le visage en pleurs, les traits bouleversés ; elle lui dit que la châtelaine se mourait.

Rodolphe courut auprès de sa mère, qu'il trouva dans un état de surexcitation étrange. Elle était debout, appuyée contre son lit, les cheveux épars, enveloppée dans une couverture qui cachait mal ses jambes nues ; ses yeux égarés roulaient sinistrement dans leurs orbites : elle était effrayante. Dès qu'elle aperçut son fils, elle eut un mouvement de répulsion. Celui-ci s'arrêta, hésitant, au milieu de la chambre. Elle étendit vers lui son bras décharné et tremblant, et s'écria d'une voix sifflante :

— Va-t'en ! Va-t'en !

Comme il ne bougeait pas et la regardait d'un air suppliant et atterré, elle se tourna vers ses servantes, et tordant ses mains dans un geste de supplication, elle continua d'un ton qui trahissait un véritable effroi :

— Ne le laissez pas approcher, je vous en supplie... Il me fait peur...

Les deux femmes restèrent muettes et immobiles ; des larmes sillonnaient leurs joues.

La vieille châtelaine poussa alors un cri déchirant et s'affaissa sur elle-même. Rodolphe se précipita pour la relever, mais au moment où il voulut la saisir, elle rassembla toutes ses forces, se jeta en arrière et parvint à se hisser seule sur son lit.

Ce suprême effort l'avait épuisée. Sa respiration était pénible et saccadée, ses membres avaient des soubresauts nerveux, ses yeux étaient horriblement dilatés.

Rodolphe se pencha vers elle ; il avait des torts vis-à-vis de sa mère, il le savait, il voulait lui en demander pardon ; mais il eut à peine ouvert la bouche, que la moribonde poussa des exclamations lamentables et appela ses gardiennes à son secours. Elle s'imaginait que son fils voulait la tuer.

— Ah ! méchant démon ! s'écriait-elle, pourquoi viens-tu me tourmenter ainsi ? Oh ! maudit, maudit sois-tu ! — Eloignez-le... voyez, il ne part pas ! Oh ! délivrez-moi de sa présence... je frissonne, j'ai peur. Il a le cœur si mauvais... l'âme si noire... Je vous le dis, il finira misérablement, parce qu'il a misérablement commencé... Oh ! va-t'en ! va-t'en !

Rodolphe, accablé par ces injonctions cruelles, se retira dans le fond de la chambre. L'agonisante, en proie à une fièvre violente, poursuivit ses cris ; au bout de quelques minutes, ils se changèrent en sourds gémissements. Elle se tournait et se retournait sur sa couche comme pour chercher une position moins douloureuse et plus tranquille ; une sueur froide — la sueur de la mort perlait à son front.

(A suivre)

Tous nos confrères de la presse ont parlé avec éloges d'une nouvelle publication littéraire, la *Suisse romande*, qui a pour rédacteur en chef M. Adolphe Ribaux, à Bevaix (Neuchâtel), et pour collaborateurs des hommes parmi lesquels on remarque plusieurs noms très distingués dans le monde des lettres, soit en France, soit en Suisse. Quoique nous ne puissions pas encore émettre un jugement définitif, n'ayant sous les yeux que les deux premières livraisons de cette revue, elles nous suffisent pour croire à son succès. Les matières qui y sont traitées nous paraissent bien choisies, très variées, et dénotent, au premier coup d'œil, une direction digne d'une telle entreprise. Ce sont de charmantes nouvelles, écrites dans un style à la fois facile, coulant et relevé ; de gracieuses poésies pleines de fraîcheur et de sentiment ; des articles sur l'histoire, la littérature, les hommes de lettres ; des chroniques, des bibliographies, etc., émanant tous de plumes autorisées, et se lisant avec un intérêt soutenu, un vrai plaisir. — A côté de la *Bibliothèque universelle*, dont on connaît tous les mérites, et qui a son genre à part, sa sœur cadette, la *Suisse romande*, comble une lacune, et son début nous semble assurer son avenir. — On s'abonne chez M. Henri Stapelmohr, libraire, Corraterie, Genève ; à la Rédaction, à Bevaix, canton de Neuchâtel, et dans toutes les librairies.

L'Anesthésie.

Un vieillard s'est présenté dernièrement chez un dentiste parisien, afin de se faire extraire une dent. Pour éviter la douleur, il s'est fait endormir, et, soit par l'effet de l'anesthésique, soit pour toute autre raison, il ne s'est pas réveillé, la mort l'ayant surpris pendant l'opération.

Le fait a de quoi donner à réfléchir. Il est fort désagréable, en effet, de s'endormir avec une dent creuse et de se *réveiller mort*. Et cependant, que ne nous a-t-on pas dit pour lancer, dans la chirurgie en général et dans la *dentisterie* en particulier, l'affaire des anesthésiques !

L'inventeur de l'anesthésie est le grand physicien anglais Davy, qui respira un jour, par hasard, du protoxyde d'azote et éprouva des sensations tellement agréables, qu'il répéta l'expérience plusieurs fois pour son plaisir. Cette découverte fit bientôt florès et fut mise à l'essai par le dentiste américain Wells, qui voulut l'appliquer à la suppression de la douleur dans les grandes opérations chirurgicales ; mais il n'y réussit pas. En 1846, son élève Morton eut l'idée de remplacer le protoxyde d'azote par les vapeurs d'éther, qui suppriment la douleur d'une manière absolue.

Un peu plus tard, le chloroforme vint remplacer l'éther pour beaucoup de chirurgiens. Enfin, l'on est revenu aujourd'hui, en partie, au protoxyde d'azote, qui a tout particulièrement séduit M. Paul Bert.